Exil-non-lieu d'apprentissages-mémoires fractales

Jacqueline Bergeron

1. Introduction

L'exil est rupture, il défait au plus profond de soi l'équilibre psychique dont le rapport au monde est structuré par les dimensions du temps et de l'espace : « Temps et espace existent pour nous dans l'enfance en tant que mouvement ou déplacement, c'est le corps à l'arrêt avec la jouissance du déplacement, du milieu qui résiste [1] ». Ainsi défini, l'espace est quelque chose de dynamique qui fait référence au mouvement de soi, à celui de l'autre. C'est aussi une interaction avec le temps et c'est par le temps que l'espace s'apprécie par le corps. Progressivement l'organisation de l'espace résulte de l'image que nous nous en faisons, de la manière dont nous élaborons l'appropriation : parfois comme point d'attache duquel nous pouvons partir et auquel nous pouvons toujours revenir, parfois comme une étendue plus vaste à conquérir mais avec des limites, des repères permettant de ne pas risquer l'errance.

L'espace est ainsi preuve d'existence, de repérage de nos origines, un point de départ faisant exister un point d'arrivée, la perception à partir de laquelle organiser nos comportements, nos rapports à l'autre par la notion de distance sans cesse en jeu dans la relation. La première de nos limites est la frontière cutanée, celle qui établit une concentration des événements extérieurs à sa surface, privilégiant une certaine forme d'espace, le lieu étant le corps. Et bien entendu il n'y a pas de mémoire sans lieu et le corps donne la possibilité de construire un souvenir moteur qui permet de retrouver son chemin, même si l'on n'est pas capable de se le représenter mentalement ou

1. Ajuriaguerra, Julian de, *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris, Masson, 1960.

de l'expliquer. La mémoire corporelle donne progressivement à l'enfant qui grandit conscience de l'orientation, elle lui permet de « se mettre en route » pour passer de l'espace vécu à l'espace représenté. De l'espace-corps naissent ensuite d'autres espaces : l'espace libre immédiat, les espaces de plus en plus lointains où l'on situe l'autre par la communication. Si le premier marqueur du lieu est le corps, ce dernier est lui-même rattaché à un lieu institué qui le marque de façon indélébile : la filiation, empreinte déterminante dès la venue d'un enfant à l'existence, transmission transgénérationnelle.

Ainsi construisons-nous notre rapport au monde, ainsi établissons-nous nos premiers repères, par la progressive conscience d'une enveloppe corporelle qui ouvrira sur une enveloppe psychique contenante [2], rendant possible l'exploration d'étendues de plus en plus vastes sans mettre en danger notre sentiment d'intégrité. L'expérience du dehors par l'exil provoque une rupture (quelle qu'en soit sa forme) car cette conscience sensori-motrice de l'orientation tout comme les marqueurs de l'espace institué sont mis à mal au cours de l'exil. L'édifice intérieur se fragilise ; selon les circonstances il peut se fracturer, voire aller jusqu'à l'effondrement si la personne n'est pas en capacité de trouver la force intérieure de résister pendant la période de crise que constitue l'exil. Cette force intérieure serait une forme de *résilience*. [3] induite par les difficultés et souffrances de l'exil dans un mouvement de survie.

Tout peut ainsi être remis en question lorsque l'on est contraint de quitter le lieu occupé. Lors du déplacement forcé ou non de l'exil, qu'il s'agisse d'un déplacement intérieur ou de se mettre en route pour fuir un lieu familier devenu source de tous les dangers, il s'agit toujours d'un remaniement identitaire par la confrontation à l'obligation de s'intégrer sans renier ses racines. Comment, allant là-bas, puis-je comprendre différemment ce qui me semblait évident là où je suis habituellement ? Comment la situation me fait-elle courir le risque d'être en déplacement permanent, d'être nulle part ni

2. ANZIEU, Didier, *Le Moi peau*, Paris, Dunod, 1985.

3. TISSERON, Serge, *Rêver, fantasmer, virtualiser. Du virtuel psychique au virtuel numérique*, Paris, Dunod, 2012 ; TISSERON, Serge, *La Résilience*, Paris, PUF, 2017.Cette force interviendrait à quatre niveaux : – La préparation : se préparer au traumatisme en s'efforçant d'en connaitre la nature ;
– La résistance : résister au traumatisme provoqué par l'exil ;
– La re-construction : mettre fin à la situation de crise en reconstituant un nouvel équilibre par des capacités renforcées ;
– La consolidation : aller au-delà de la re-construction par la capacité à juguler les blessures provoquées par le traumatisme de l'exil. En quelque sorte cicatriser les blessures pour ne pas risquer un effondrement ultérieur. La consolidation est le début d'un nouveau projet possible, d'une réparation pérenne et solide.

« ici » ni « là-bas » ? Comment faire concorder l'espace où je me trouve avec l'espace où se trouve mon être ? Comment puis-je aborder l'étranger sans que l'étrangeté ne m'inquiète ? Il me faut me mettre en mouvement, dans un état d'esprit particulier car « l'ex-il » est une forme d'invitation à conduire une expérience en dehors du lieu fécond précédemment occupé. Le départ implique la disparition des cercles d'appartenance, il crée l'exclusion des différents lieux traversés et assigne à résidence dans une catégorie qui est celle de l'exclusion, confrontée à son revers bienpensant de l'insertion. La culture, le langage, la parole et toute forme de lien social qui me relient à l'autre se trouvent bousculés, voire dans certains cas ou certaines situations, peuvent devenir des impasses.

Dans ce contexte, la préoccupation du lieu devient progressivement envahissante, elle engendre douleurs et difficultés, car il est difficile d'échapper à l'errance et nécessaire de créer une nouvelle concordance entre l'espace où je me trouve et le lieu d'appartenance où je me suis construit(e). C'est à cette condition que je serai de nouveau capable de re-trouver une mémoire qui me protège de l'oubli et maintient ma possibilité de transmettre.

2. EXIL, NON-LIEU D'APPRENTISSAGES ?

S'exiler, quitter volontairement ou non pendant une durée indéterminée sans perspective proche de retour au lieu d'origine… aller vers un ailleurs inhabituel, passer du connu à l'inconnu qui peut être à la fois attirant et insécurisant… passer du réel à l'irréel… passer du savoir à l'ignorance : autant de seuils qui se présentent comme plus ou moins faciles à franchir sur le parcours complexe de l'exil.

Freud [4] évoque le déplacement comme un acte chargé d'énergie au niveau de l'activité psychique inconsciente. Agissant de manière positive ou négative, cette énergie se focalise sur un objet particulier, objet de substitution en lien avec l'objet inconscient rejeté. Deux étapes se distinguent dans ce processus de déplacement : celle marquant la rupture et celle durant laquelle s'effectue (devrait s'effectuer) une re-création qui établit un nouvel ordre. L'exilé vit immanquablement ces deux étapes : la première est liée à l'éloignement/rupture, notamment de son groupe de socialisation primaire (famille, travail, école, groupe d'amis… etc.) ; la seconde est liée à la nécessité de créer un nouvel équilibre au sein d'un groupe qui lui est inconnu, souvent hostile

4. LAGACHE, Daniel ; LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Bertrand (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1994.

pour différentes raisons. La rupture met ainsi en cause des éléments relatifs aux valeurs du groupe d'appartenance qui constituent la base de l'identité, et au cadre spatio-temporel qui a permis la construction de *l'enveloppe psychique*[5]. En ce sens toute situation d'exil est une très grande violence par le déséquilibre qu'elle provoque, installant provisoirement ou durablement l'individu dans une situation de crise de soi et de son positionnement social. L'exil « met en cause une image de soi défaillante. . . , celle du narcissisme, qui précisément requiert une reprise, une remise en forme et une conformation à un Idéal du Moi[6] ».

La violence de l'exil peut cependant être atténuée par la création d'un nouvel accord né d'une dynamique d'apprentissages expérientiels, dynamique qui renforce la créativité, l'innovation, l'inventivité sur le parcours de l'exil.

Se référant au modèle de l'éthologie animale, Kortlandt[7] (1940) remarque chez divers oiseaux en déplacement, des comportements qui semblent totalement étrangers à la séquence d'actes instinctifs en cours à un moment donné. Il prend l'exemple de deux oiseaux qui vont se menacer mutuellement à la limite de leurs territoires respectifs et atteignent ainsi, après un certain temps, un tonus agressif très élevé. Les oiseaux ont une attitude semblant traduire une crainte mutuelle. Puis, contre toute attente, ils se mettent au bout d'un moment dont la durée est variable à récolter des matériaux qu'ils utilisent pour construire normalement leur nid en s'ignorant l'un l'autre. Kortlandt fait l'hypothèse que les oiseaux sont la proie de deux motivations conflictuelles : l'une tendrait à déterminer l'attaque, l'autre le repli sur soi. Le phénomène de déplacement se traduirait ainsi par la rencontre de deux tendances incompatibles et un nouvel équilibre serait rendu possible par l'apparition d'une activité particulière (en l'occurrence la recherche de matériaux pour le nid), permettant de marquer un nouveau territoire, une sorte de « tiers-territoire ».

Le modèle éthologiste, à travers sa conception centrée sur l'activité du sujet, semble heuristique pour mieux comprendre ce qui anime une personne en situation d'exil. Il met notamment l'accent sur le rôle de l'activité des su-

5. KAËS, René, *Crise, rupture et dépassement.* Paris, Dunod, collection « Inconscient et Culture », 1979.

6. KAËS, René, *Crise, rupture et dépassement.* Paris, Dunod, collection « Inconscient et Culture », 1979, p. 137.

7. Adriaan KORTLANDT, éthologue hollandais, a découvert, avec son compatriote Nikolaas TINBERGEN, la théorie relative aux activités de substitution (voir "Aspects and Prospects of the concept of Instinct. Vicissitudes of the Hierarchy Theory", in *Archives Néerlandaises de Zoologie*, Vol XI, Paris, Dunod, 1979).

jets lors de conflits/tensions résultant de deux tendances différentes, voire opposées. Observant les situations que vivent les personnes en exil on retrouve souvent ces motivations conflictuelles qui se traduisent par des attitudes de retrait (repli sur soi) ou au contraire par des attitudes offensives (revendication d'une place). Nous faisons l'hypothèse que c'est à travers les activités particulières d'apprentissages (conscients ou/et inconscients) qu'implique la situation d'exil, qu'il est possible de sortir de l'une ou l'autre de ces tendances, en délimitant un espace cognitif possible pour se situer sur le non-lieu de l'exil. Il s'agit là d'une forme d'apprentissage le plus souvent inconscient [8], mais permettant à la personne d'établir un pont entre elle « chez elle » et elle « ici » en déplacement. Elle construit, par tuilage, de nouvelles représentations mentales [9] (activité d'apprentissage) qui enrichissent les précédentes sans les détruire : c'est là un savoir bien personnel qui ne peut s'effectuer qu'au sein du non-lieu de l'exil considéré comme milieu social particulier et contraint, où le sujet confronte ses connaissances et ses affects aux interactions d'un environnement très instable. La confrontation aux difficultés de l'exil forcerait ainsi à une pratique d'apprentissages en contexte nécessitant d'exploiter avec rapidité des informations issues de l'environnement, de gérer la complexité, de s'adapter pour construire en situation des compétences ciblées permettant d'éclairer (au sens de comprendre) la situation d'exilé. C'est ainsi que l'exilé apprend, souvent malgré lui, sur ses propres démarches et ressources cognitives, et enrichit ses stratégies d'apprentissage mais aussi sa route intellectuelle. À cet endroit la phrase de Jean-Pierre Vernant trouve tout son sens : « entre les rives du même et l'autre, l'homme est un pont [10] ».

L'exercice confrontant ces deux modèles théoriques apporte ainsi une précision sur la notion d'exil. La personne en exil quitte son groupe d'origine pour un ailleurs, elle fait face à une rupture idéologique, cognitive, affective, sociale, culturelle… pour se confronter à d'autres modèles. Face au nouvel arrivant le groupe dit « d'accueil » se révèle, parfois accueillant, souvent rejetant au regard des distances existant entre le nouveau venu et le contexte dans lequel il s'inscrit. La situation met en évidence deux étapes successives :

8. Comme un savoir insu, la démarche d'un sujet qui ne sait pas qu'il sait, qui n'a pas conscience de ses ressources notamment cognitives

9. La psychologie cognitive distingue deux sens au mot représentation :
– l'un concerne le processus et est synonyme d'interprétation : mise en correspondance entre deux éléments pour aboutir à ce que l'un (le représentant) remplace (ou présente autrement) l'autre (le représenté)
– l'autre concerne le résultat de ce processus et signifie connaissance ou croyance.

10. VERNANT, Jean-Pierre, *La Traversée des frontières*, Paris, Seuil, 2004.

1. Une rupture au cours de laquelle les valeurs et appartenances fondamentales sont bouleversées, questionnées, bousculées, mettant à mal l'équilibre identitaire et fragilisant l'appartenance (au sens des racines)… Lors de cette étape la personne déplacée se trouve confrontée à des modèles différents qui peuvent induire des attitudes défensives ou offensives (voire transgressives) au sein du nouveau groupe. Cette étape peut être (ou non) suivie d'une seconde.
2. Un nouvel accord, facilité par les apprentissages expérientiels, permettant d'établir un pont par un rapport dialectique entre « moi et moi ». Dans cet espace que nous appelons le non-lieu un nouvel équilibre identitaire devient possible, de nouveaux repères non substitutifs mais constructifs se superposent aux précédents, et constituent une invitation à comprendre comment « ça marche » hors du lieu habituel, de ses références familières et familiales. Cet apprentissage repose sur un ensemble d'expériences quotidiennes, la personne en est rarement consciente. Elle construit néanmoins de très solides compétences [11].

Ainsi sur le chemin clandestin emprunté dans une situation de contrainte et de contraires, l'expérience de l'exil peut s'offrir comme un espace stimulant d'apprentissages. Il s'agit alors de commencer à explorer quelque chose de nouveau plutôt que de s'arrêter, de commencer à apprendre, à comprendre et à construire pour établir un lien entre ici et là-bas, et pour permettre à la mémoire d'élaborer un devenir identitaire qui ne porte pas atteinte au sentiment initial d'appartenance.

3. EXIL, CHEMIN COGNITIF TRACÉ SUR UNE TOILE AFFECTIVE

Ce qui précède permet d'indiquer qu'au sein du non-lieu de l'exil la personne se trouve confrontée à un dilemme : renoncer à l'idée du Moi pour ne pas être déformée par la situation qu'elle vit (car alors elle maintiendrait un Moi défaillant) et maintenir une visée idéale (entretenue par une image « mythique » magnifiée par une sorte d'inaccessibilité) en prenant conscience que son image de soi est malmenée par l'exil, la conduit vers la perte de ses codes sociaux, relationnels etc., ou tenter d'acquérir par « l'apprentissage *in situ* » des codes plus adéquats à la situation traversée. Dépasser ce dilemme

11. Voir BERGERON, Jacqueline, « Ingénierie des compétences et itinéraires d'apprentissage », https://erasmus-expertise.org/wp-content/uploads/2021/05/Article_JB_competences.pdf

et ces paradoxes nécessite une identité sans cesse re-conquise, sans cesse re-composée, au seuil entre fidélité au passé et aux racines, et conquête de liberté par inventivité et créativité. Seul le maintien d'un cadre « contenant », forme de permanence intérieure, permet de traverser la situation de crise dans ce moment d'entre-deux, en particulier par le refus de la résignation au malheur [12]. C'est à cet endroit précis que l'apprentissage devient un lieu privilégié de médiation au sein du non-lieu, bousculant les systèmes mentaux de référence, et permettant à l'individu d'interpréter les événements qui lui sont extérieurs par la rencontre avec l'inconnu.

Cette approche nécessite d'une part de s'éloigner de la conception dualiste de l'apprentissage attribuée à Descartes, selon laquelle la pensée (le mouvement cognitif) serait une activité séparée du corps, et d'autre part de l'approche béhavioriste selon laquelle l'activité mentale serait rationnelle et l'émotion pulsion biologique, source de variables irrationnelles. Dans une conception moins dualiste, plus proche du socioconstructivisme [13], l'affectif et la pensée, bien qu'étant deux unités distinctes, sont interdépendants : l'un est le mouvement énergétique de l'apprentissage, l'autre le mouvement structurel. La dimension cognitive permet à l'individu de comprendre et de structurer la réalité en termes d'espace, de temps, de causalité. . . ; l'affectif soutient l'intérêt, fournit l'énergie mentale. On peut ainsi émettre l'hypothèse qu'un bon fonctionnement intellectuel dépendrait, entre autres, de la perception de nos émotions et des modalités selon lesquelles une place nous est réservée sur un territoire nouveau. D'emblée cette hypothèse laisse supposer que la situation d'exil, de par l'ex-tériorité qu'elle implique vis-à-vis du territoire familier, renvoie à une spatialité précaire et induit une grande vulnérabilité qui pourrait être un frein important au fonctionnement de la structure cognitive. Ce serait compter sans la capacité des personnes en exil à exercer leur réflexion, et leur forte possibilité à conceptualiser dans un cadre de situations qui les rend certes plus vulnérables mais aussi plus conscientes des outils mentaux qu'elles ont à leur disposition au sein d'un environnement hostile. Cet inconfort affectif semble donner force et puissance à une ouverture cognitive.

12. Cyrulnik, Boris, Un merveilleux malheur, Paris, Odile Jacob, 2002

13. L'approche socioconstructiviste envisage la construction des savoirs en interaction avec un environnement et implique que l'apprentissage consiste à interpréter une expérience saisie dans son contexte. Si cette démarche implique la mise en œuvre d'invariants structurels dans l'apprentissage (les « gestes » cognitifs notamment), elle fait la part belle à la prise en compte des variables sujets : l'exploitation des informations issues de l'environnement, la gestion de la complexité, l'adaptation en situation pour construire des compétences ciblées susceptibles d'éclairer l'apprenant sur ses propres démarches cognitives.

Par une stratégie que l'on peut qualifier « d'art de la débrouille », la situation d'exil s'offre ici comme une médiation forçant la conceptualisation. Il s'agit le plus souvent de se débrouiller sans possibilité de satisfaire les niveaux essentiels de ses besoins (physiologique-sécurité-appartenance [14] : privée de tout dans cet univers hostile, la personne engage un scénario particulier mettant en scène de manière singulière les outils de la pensée, l'engagement affectif/cognitif, et développe des compétences nées de savoirs « invisibles ». Ces derniers émanent d'apprentissages fortuits effectués au détour d'activités secondaires : l'apprentissage rapide de la langue, les stratégies pour éviter les tracasseries administratives sont des exemples parmi d'autres. L'exilé apprend beaucoup et vite, par des voies de contournement. Ces apprentissages nomades émergent de la trajectoire de l'exil qui pousse à des réponses adaptées, rapides, aux situations singulières qui se présentent sur le chemin. Le non-lieu de l'exil exacerbe la structure cognitive, sans poser de limite entre savoirs et ignorance. Les savoirs acquis dans ce contexte naissent de l'inventivité, de la créativité du sujet qui a compétence pour mâtiner toutes situations rencontrées d'une intelligence exceptionnelle de « survie ». Ces savoirs ne peuvent cependant s'inscrire au sein de temporalités bornées du fait même qu'ils s'acquièrent de façon « sauvage » au fil des situations vécues, c'est ce qui explique en partie qu'il soit difficile pour le sujet de les conscientiser et pour la sphère sociale de les identifier. Ils restent le plus souvent invisibles, disséminés et, conséquemment, peu valorisés au sein des espaces sociaux bien qu'ils constituent de véritables leviers d'intégration sociale, culturelle, voire professionnelle. Dans le cadre de l'analyse structurale des récits de vie, Demazière et Dubar démontrent avec bonheur que cette démarche offre la possibilité de dévoiler ces savoirs, de leur donner forme et ordonnancement pour les intégrer dans un parcours d'insertion [15].

4. EXIL, MÉMOIRES FRACTALES ?

Je me souviens… La mémoire de la personne en exil adopte un fonctionnement particulier. Elle transforme, elle minimise, elle amplifie au fur et à mesure du chemin à partir de traces qui s'inscrivent très précises, sou-

14. Maslow, [Maslow 1943] (en) Abraham Maslow, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, vol. 50, n° 4, juillet 1943, p. 370-396 (https://fr.wikipedia.org/wiki/Digital_Object_Identifier DOI https://dx.doi.org/10.1037\%2Fh0054346{10.1037/h0054346})

15. DEMAZIÈRE, Didier ; DUBAR, Claude, *Analyser les entretiens biographiques, l'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan, collection « Essais et Recherches », 1997.

vent plus fidèles que des archives, au sein d'un réel parfois si invraisemblable que les événements défient l'humanité [16]. Pour rendre cohérent le souvenir, il faut alors en arranger le pourtour, c'est-à-dire se souvenir de choses précises faisant appel le plus souvent à la mémoire sensorielle (celle de l'enfance) : des couleurs, des mots, des sons, des odeurs, mais avec un halo imprécis permettant de se mettre à « bonne » distance du traumatisme que provoque l'exil.

Dans ce climat, revenant aux prémices de l'enfance, une sorte de « souvenir dans le corps » s'élabore, qui ne peut être médiatisé par le langage (la représentation mentale) : la plupart des personnes exilées sont silencieuses à propos d'elles-mêmes ; leur récit auprès des services qui les accueillent sont loin d'être biographiques, ils se construisent mécaniquement, le plus souvent sur l'artificialité d'une mémoire recomposée pour la circonstance avec des discours préconstruits et adaptés aux situations du présent.

Dès les premiers instants de l'immigration le travail de mémoire est à l'œuvre de manière singulière ; quelles que soient les turbulences traversées, l'éloignement semble convoquer la mémoire voire la provoquer, protection contre l'oubli. Tout se passe comme si le déplacement impliquait de recomposer le scénario de son origine afin de redonner une légitimité à son appartenance, celle-ci ayant été malmenée sur le chemin de l'exil ; chemin dont on se souviendra aussi de manière particulière. Comme pour les apprentissages, le travail de mémoire s'inscrit dans un entre-deux, celui du non-lieu. Il recompose le passé (ses valeurs, ses racines, ses origines, ses rituels culturels. . .) mais en même temps il s'efforce à une ouverture sur un futur incertain, méconnu voire inconnu ou transcendé dans/par le rêve. La passation du passé vers cet avenir permet de préserver le sentiment « d'auto-appartenance », forme d'individuation [17] : quel que soit le lieu traversé, il faut continuer de s'appartenir à soi-même en maintenant les valeurs et pratiques qui sont constitutives de la personne en tant qu'être social, sociabilité qui ne peut cependant opérer comme telle en situation de déplacement. Cette mémoire est fondamentale ; sorte de mémoire de travail [18] faisant office de résistance, elle « légitime »

16. Par exemple, dans les drames successifs en Méditerranée.

17. ANZIEU, Didier, *Du Moi-peau au Moi-pensant*, Paris, Dunod, 1994.

18. La mémoire sensorielle stocke de façon inconsciente sur un temps court ; la durée dépend des données perçues par les organes sensoriels (faim, soir, froid, chaud, etc.) :
– La mémoire à court terme stocke les informations de manière passive et temporaire pour une durée généralement inférieure à une minute (l'information est ensuite perdue).
– La mémoire de travail stocke et manipule les informations de manière active et temporaire, pour une durée inférieure à une minute (le relais se fait ensuite en mémoire long terme).
– La mémoire à long terme stocke les informations de manière quasi-permanente, sous cer-

dans l'horizon temporel opaque de l'exil l'absence de statut social, elle permet de lutter contre la déterritorialisation géographique, corporelle et mentale [19]. Cette fonction de la mémoire a ainsi une activité centrale dans l'imaginaire : elle alimente la mémoire à long terme qui sera requise au cours des étapes ultérieures d'occultation, de refoulement, de reconstruction de sa propre histoire.

En ce sens, on peut indiquer que la mémoire au cours de l'exil est une mémoire brisée, morcelée mais qui assure néanmoins la permanence de l'auto-appartenance quels que soient les lieux traversés, les situations vécues. C'est une forme de mémoire « sans frontière » fonctionnant toujours de la même manière et se répétant, au fil du temps et à l'infini, au sein du non-lieu de l'exil. Elle est souvent rugueuse (les évocations en déplacement sont rarement exposées avec beaucoup d'affects), irrégulière (dans le sens des objets qu'elle convoque), poreuse (laissant pénétrer les éléments du présent sans toutefois les retenir vraiment), fragmentée (parsemée « d'oublis », de pertes ; les trous de mémoire sont nombreux, conscients ou non, en lien avec les traumatismes subis) donnant parfois le sentiment d'une intelligence troublée. Cette mémoire liée au non-lieu présente ainsi des propriétés fractales qui s'illustrent sous forme de répétition à l'infini d'un fonctionnement auto-protecteur maintenant l'auto-appartenance pendant la durée du déplacement jusqu'à ce que la situation d'exil se transforme en possibilité d'intégration sociale (statut de réfugié). Il s'agit en quelque sorte d'une mémoire « en devenir », très active. Elle rend possible le maintien du lien à son origine tout en traversant un territoire étranger (non-lieu), elle fait fonction de levier pour engager l'avenir : ainsi la personne en exil ne reste pas seulement prisonnière d'une dette de son passé (qui se paierait par la souffrance) mais elle ouvre, par son activité mentale, un rapport de créance au futur (notamment par les apprentissages expérientiels).

taines conditions (généralement dépendantes de la sphère affective). La mémoire à long terme interprète, recompose, réorganise, fabrique les souvenirs.

19. DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *L'Anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Éditions de Minuit, collection « Critique », 1972.

5. Pour ne pas conclure

Exil - Mémoires. . .
Espace-temps fugace
Xylographe indélébile
Innocente patine du rêve de
L'autre côté du seuil où les routes sont blanches
Murailles infranchissables
Errances aux impulsions traversières
Mémoire à bout portant
Où s'achève le voyage,
Itinéraire vertical dont la fragilité
Réelle traque les rumeurs de la nuit quand il faut
Eviter les faux pas
Sur les bords de route entre chien et loup

Bibliographie

Ajuriaguerra, Julian de, *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris, Masson, 1960.
Anzieu, Didier, *Le Moi peau*, Paris, Dunod, 1985.
Anzieu, Didier, *Le Penser. Du Moi peau au Moi-pensant*, Paris, Dunod, 1994.
Anzieu, Didier, *Du Moi-peau au Moi-pensant*, Paris, Dunod, 1994.
Anzieu, Didier, et al., *Les Enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 2000.
Bergeron, Jacqueline, « Ingénierie des compétences et itinéraires d'apprentissage »,
https://erasmus-expertise.org/wp-content/uploads/2021/05/Article_JB_competences.pdf.
Bruner, Jérôme, *L'Éducation, entrée dans la culture*, 1996 Retz.
Changeux, Jean-Pierre, *Matière à penser*, Paris, Odile Jacob, 1989.
Cyrulnik, Boris, *Les Nourritures affectives*, Paris, Odile Jacob, 1996.
Cyrulnik, Boris, Un merveilleux malheur, Paris, Odile Jacob, 2002.
Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *L'Anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Éditions de Minuit, collection « Critique », 1972.
Demazière, Didier ; Dubar, Claude, *Analyser les entretiens biographiques, l'exemple des récits d'insertion,* Paris, Nathan, collection « Essais et Recherches », 1997.
Dubar, Claude, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation,* Paris,

PUF, 2010.
FREUD, Sigmund, *L'Inconscient*, tr. fr. traduction française établie par Marie BONAPARTE et Anne BERMAN, in *Métapsychologie* [1936] ; rééd. Paris, Gallimard 1940 ; tr. nouvelle par Jean LAPLANCHE et Jean-Bertrand PONTALIS, Paris, Gallimard, 1968.
GIBELLO, Bernard, *L'Enfant à l'intelligence troublée*, Paris, Dunod, collection « Enfances », 2009.
KAËS, René, *Crise, rupture et dépassement.* Paris, Dunod, collection « Inconscient et Culture », 1979.
LAGACHE, Daniel ; LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Bertrand (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1994.
Maslow, [Maslow 1943] (en) Abraham Maslow, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, vol. 50, nº 4, juillet 1943, p. 370-396. https://fr.wikipedia.org/wiki/Digital_Object_Iden-tifier
DOI https://dx.doi.org/10.1037\%2Fh005434610.1037/h0054346.
KORTLANDT, Adriaan, "Aspects and Prospects of the concept of Instinct (vicissitudes of the Hierarchy Theory", in *Archives Néerlandaises de Zoologie*, Vol XI Paris, Dunod, 1979.
NATHAN, Tobie, *L'Influence qui guérit,* Paris, Odile Jacob, 1993.
TISSERON, Serge, 2012. *Rêver, fantasmer, virtualiser. Du virtuel psychique au virtuel numérique*, Paris, Dunod, 2012.
TISSERON, Serge, *La Résilience*, Paris, PUF, 2017.
MENDEL, Gérard, *La Société n'est pas une famille. De la psychanalyse à la sociopsychanalyse,* Paris, La Découverte, 1992.
VERNANT, Jean-Pierre, *La Traversée des frontières*, Paris, Seuil, 2004.
WALLON, Henri, *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, 1970.